



HAL
open science

Mémoires de sang : transmission et silences autour des menstrues (France urbaine)

Virginie Vinel

► **To cite this version:**

Virginie Vinel. Mémoires de sang : transmission et silences autour des menstrues (France urbaine). 2008. halshs-00864977

HAL Id: halshs-00864977

<https://shs.hal.science/halshs-00864977v1>

Preprint submitted on 24 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoires de sang : transmission et silences autour des menstrues (France urbaine).

Virginie Vinel

vinel5@univ-lorraine.fr

Paru sous le titre :

“Ricordi di sangue : trasmissione e silenzio sulle mestruazioni nella Francia urbana”, *La Ricerca Folklorica, Linee di sangue*, vol. 58, pp. 79-90

Le sang des femmes a fait couler beaucoup d'encre ethnologique. La symbolique du sang féminin est discuté depuis les premiers écrits anthropologiques : Thomas Buckley et Alma Gotlieb (1988) en relèvent la multiplicité et la complexité des représentations. L'imaginaire de la souillure, bien que fortement diffusée, n'est pas universelle¹ ; le sang menstruel enferme des statuts ambigus, à la fois dangereux et puissant (Douglas, 1967 ; Verdier, 1979), et ses significations différent selon les âges de la femme².

Malgré la profusion de références au sang féminin, on sait peu de choses sur la façon dont les femmes prennent connaissance des menstrues et font l'expérience de ces aspects du corps féminin dans la France contemporaine. Plusieurs travaux américains éclairent la question : Emily Martin (1987) relate les interprétations que les femmes ont des menstrues, l'expérience mensuelle des femmes et montre leur résistance au modèle bio-médical, mais n'aborde pas par exemple leur vécu des premiers écoulements. Cathryn J. Britton (1996) décrit, quant à elle, l'éducation reçue par une vingtaine de femmes américaines sur les menstrues et l'impact sur leur vécu corporel. Joan J. Brumberg (1997) compare les vécus des menstrues à travers les journaux intimes de jeunes filles du 19^{ème} siècle et de la fin du 20^{ème} siècle aux Etats-Unis. En France, les travaux d'Yvonne Verdier (*ibidem*) sur la physiologie féminine et ses représentations en France rurale du 19^{ème} siècle au début 20^{ème} siècle n'ont pas été suivis de recherches plus contemporaines. Yvonne Knibiehler (1996) a analysé les manuels d'éducation sexuelle à destination des jeunes filles, les enquêtes sur la sexualité des français (Spira, Bajos, ACSF, 1993³ ; Lagrange, Lhomond, 1997) donnent des indications sur l'apprentissage de la sexualité des adolescents, mais pas de données sur les menstrues. Les nombreuses enquêtes quantitatives sur les adolescentes portent sur la contraception ou sur la prévention des

¹ Chez les Touaregs de l'Adagh et de l'Ayr au Mali, les règles ne sont pas considérées comme une souillure, au contraire, les femmes menstruées se trouvent au plus près du sacré (Figueiredo-Biton, 2003)

² Ainsi, dans les sociétés arabes le sang de la jeune fille est du côté de la pureté (Malek Chebel, 2004), alors que le sang des femmes mariées est plus globalement d'ailleurs attribué à la souillure car signe de non procréation. Il en est de même chez les Lobi du Burkina Faso (Cros, 1990)

³ Enquête ACSF (Analyse des comportements sexuels en France).

maladies sexuellement transmissibles, mais les aspects matériels, sociaux et affectifs du corps des adolescents sont peu évoqués. Les travaux sur la ménopause se développent, quant à eux, depuis les années 1980 en Amérique du Nord (Lock (ed.) 1986, 1993, Kaufert, 1988 ; Davis 1997, Thoer-Fabre 2005), et en Europe depuis les années 2000 (Delanoë 2001, Diasio 2002, Kerisit et Pennec 2002, Vinel 2004, Kosack, Krasberg 2005). Les représentations et la perception de cette étape physiologique sont donc mieux connues tant dans leur variation culturelle que sociale (Diasio, Vinel, 2007). La question de la transmission du savoir et de pratiques corporels en rapport avec les menstrues dans nos sociétés occidentales reste pour autant peu exposée.

Nous nous interrogeons donc sur la socialisation du sang féminin, sur les paroles ou l'absence de parole qui l'expliquent ou l'annoncent et ce aux deux extrémités de la vie génésique : les premières règles et la ménopause. Il s'agit de savoir si, pour les femmes rencontrées, l'expérience de l'arrivée du premier sang, puis l'arrêt de ce sang est accompagné, parlé par un entourage, notamment familial ou amical. Les membres de la famille, notamment la mère et la fratrie, jouent-ils un rôle dans l'initiation au corps féminin ? Quels types de transmission mobilisent-elles ? Quelle place prennent les pairs dans l'approche du sang menstruel ? Les premières règles et la ménopause créent-elles du lien dans la lignée féminine, font-elles sens entre les femmes ? sont les questions qui motivent ce texte.

Des entretiens de type récits de vie auprès de 11 femmes françaises, âgées entre 42 et 62 ans⁴, sont à la base de cet article. Une observation flottante depuis 2002, qui consiste à recueillir de façon informelle toute parole, observation, écrits relatifs aux règles et particulièrement à la ménopause, apporte aussi des informations complémentaires. L'article n'a donc aucune visée exhaustive, mais expose une analyse approfondie du vocabulaire, des représentations, des pratiques de ces femmes, et permet d'illustrer un questionnement sur la transmission et les silences autour du corps féminin.

Ces femmes sont ou ont été actives, elles ont un niveau d'éducation de moyen à supérieur : l'une a un Brevet d'Etude Professionnelle (BEP)⁵, les autres sont diplômées du baccalauréat à l'agrégation. Elles appartiennent aux catégories sociales intermédiaires à supérieures : professeur, secrétaire de direction, aide médico-psychologique. Elles vivent toutes en zone urbaine et ont des situations familiales diversifiées au moment de l'interview : en couple avec des enfants, célibataires, divorcées avec ou sans enfant, trois sont grands-mères. Une majorité est catholiques, non pratiquantes, une femme est musulmane, non pratiquante, et deux

⁴ Elles sont nées entre 1940 et 1960.

⁵ Le Brevet d'Etude Professionnelle est un diplôme qui débouche sur l'entrée dans la vie active ou la poursuite d'étude. Il sanctionne une formation qui donne une qualification d'ouvrier ou d'employé qualifié. Le B.E.P. se prépare en deux ans après la classe de troisième dans un lycée professionnel.

femmes sont juives, dont l'une en partie pratiquante. Dans leur récit de vie, elles ont été sollicitées à raconter leur vie génésique, depuis l'avènement de leurs règles, jusqu'à la période de l'interview. La majorité d'entre elles est ménopausée. Leurs relations avec leurs filles, lorsqu'elles en ont une, ont été aussi abordées.

La méthode du récit de vie fait appel à la mémoire, or les travaux de M. Halbwachs (1994) nous ont enseigné que la mémoire n'est jamais une donnée en soi, qu'elle reconstruit des événements passés au regard des expériences présentes. Ce que les femmes m'ont raconté de ces moments de leur vie est donc une reconstruction, dans un temps et un lieu donné, celui de l'entretien, et travaillé par leurs expériences personnelles, sociales, corporelles, depuis les faits. Par ailleurs, la mémoire est plurielle, comme le montre Anne Muxel (2005), à propos de la mémoire familiale : mémoire archéologique, référentielle, rituelle, mémoire négociée, affective. Cet écrit rend compte donc d'une mémoire corporelle, sans doute parcellaire, mais souvent édifiante.

1. Paroles et émotions : l'ambivalence des mères.

Toutes les femmes interviewées se rappellent avec acuité leur premier écoulement sanguin. Elles peuvent donner l'année, voire le mois, le jour (un dimanche par exemple), dater par rapport à un événement concomitant (communion). Elles se remémorent, pour la plupart, la scène avec précision, les émotions ressenties et certaines phrases prononcées. Les premières règles apparaissent donc comme un événement marquant, objet d'une mémoire vive.

Pour autant, cette mémoire n'est pas univoque. En effet, les femmes interviewées se divisent en deux groupes : celles qui savaient et « pour qui cela n'a pas posé de problème » et celles qui ne savaient pas ou peu de choses. Dans cette tension entre connaître ou « ne rien savoir », être accompagnée ou seule, effrayée ou sereine, la figure maternelle s'avère centrale.

La mère silencieuse

Les filles qui n'avaient aucune connaissance des menstrues ont vécu leur premier écoulement comme un traumatisme ou une frayeur.

Pauline, 50 ans, raconte : « Oui c'était un traumatisme, un traumatisme parce qu'en fait je n'étais absolument pas prévenue et c'est arrivée, ben, pour moi subitement et de façon tellement inattendue je ne savais rien et en fait j'ai pleuré. Je me souviens pleurer, et en fait ma mère euh... m'a disputée quoi plutôt que m'aider. » Et plus loin : « J'avais l'impression

d'être désespérée et j'ai eu longtemps après, cette impression qui me restait [...] j'avais l'impression que je partais en lambeau [...] Je ne savais absolument pas ce qui m'arrivait. »

Claire, 42 ans : « Oui je me souviens bien parce qu'en fait, j'avais 9 ans et demi, donc on n'avait pas eu le temps encore d'expliquer ce que c'était... Donc ça a été une grosse panique ah, je me souviens : c'était un moment, je suis rentrée à la maison 'Maman, y a un problème'. Elle débarquait complètement parce qu'elle pensait pas... déjà on n'en parlait pas très facilement de ce genre de chose. [...] Oui j'ai eu très peur, je me suis dit : 'mais c'est quoi ?' ».

L'absence d'information rend le premier écoulement choquant. Ces femmes évoquent d'ailleurs leurs premiers sang en terme de souillure ou de saleté. La mère est référencée par ces femmes, comme dans l'impossibilité de communiquer sur la question du corps féminin. Les femmes qui ont reçu une information par un autre biais, généralement les « copines », soulignent aussi l'impossibilité de leur mère à leur parler de ces questions et les silences autour du corps, de la sexualité au sein du groupe domestique. Ainsi, l'affirmation « On ne parlait pas de ces choses là à la maison » est récurrente dans les interviews de la majorité de ces femmes.

On retrouve parmi les jeunes filles « qui savaient » la référence à la mère, en négatif :

Pour Noria, 42 ans, l'évitement est explicite:

« J'avais 13 ans... J'étais contente, mais je ne savais pas comment l'exprimer à ma mère. »

– Qui est-ce que vous en avait parlé ?

– Oh pas ma mère ! [rires]

– Pas votre mère, Pourquoi ?

– Parce que c'était des sujets tabous pour la famille, je veux dire, on parlait pas, et je n'avais surtout pas intérêt à parler de garçons. »

Cigale, 54 ans, rapporte aussi l'incommunication maternelle : « C'était très drôle car c'était l'année où je devais faire ma communion, juste avant que je parte en retraite de ma communion. Ma mère que j'ai alertée parce que j'avais des taches dans ma culotte, m'a dit 'T'achète ça , t'achète ça'. Elle a fait une liste et m'a envoyée acheter des serviettes périodiques qu'il y avait à l'époque. Elle était très mal à l'aise. Elle était en train de se dire qu'il fallait me le dire, car je partais, et elle était incapable de me parler de ça. »

Yvonne Knibiehler (1996) pour la France et Joan J. Brumberg (1997) pour les Etats-Unis relatent le silence de plomb qui entourait le corps féminin au 19^{ème} siècle dans les classes

moyennes urbaines. L'idée prédominait que le silence garantissait l'innocence des jeunes filles et donc leur bien être moral et physique. Les menstrues étant considérées comme la première étape vers cette perte de l'innocence, éviter d'en parler protégeait les jeunes filles. Les manuels d'éducation sexuelle, notamment des filles, les conférences sur la question vénériennes, se sont développés dès la fin des années 1920, en France ; la nouvelle éducation à l'écoute du désir des enfants, via les collaborateurs de l'École des parents – notamment Françoise Dolto – se diffuse à la fin de la seconde guerre mondiale, toutefois il a fallu attendre les années 1970 pour que le silence sur le corps féminin et la sexualité soit levé (Knibiehler, *ibid.*).

La difficulté de communication sur le corps est prégnant pour les mères de ces femmes. Mais, même lorsque la mère n'a pas donné d'explication, l'écoulement sanguin lui est annoncé, parfois comme une blessure pour celle qui ne sait pas, parfois avec une joie embarrassée. C'est généralement elle qui donne des indications techniques pour protéger des écoulements sanguins. Mais les échanges restent laconiques.

Mariane, 54 ans : « Je me souviens que j'ai dit à ma mère 'Ah tiens, ça y est j'ai mes règles'

- Et qu'est ce qu'elle a dit, comment elle a réagi ?
- Ben elle ne montrait pas trop ses sentiments, donc je ne sais pas trop ce qu'elle pensait, elle n'a rien dit de particulier.

Pascale, 60 ans : « En décembre 1958, à un mois de mes 13 ans, j'ai eu mes premières règles. Je ne connaissais pas grand chose de ce phénomène (quelques on dit de cour d'école). J'ai eu de la chance que ça arrive un dimanche et pour toute explication, j'ai eu de la part de Maman : 'Te voilà jeune fille maintenant, et ce sera comme ça tous les mois jusqu'à 45-50 ans'. Si tu es comme moi, je les ai eues à 28 jours et 1 heure près de décalage, tous les mois, régulièrement et sans souci. »

Claire : « A l'époque [1968] il n'existait pas encore des serviettes hygiéniques, tout ça ou alors très très peu, en tous cas, ma mère n'en avait pas. Tu sais elle avait encore les morceaux de tissus spéciaux qu'après elle lavait... Bon elle m'a donné ce truc là et elle m'a dit voilà, bon elle m'a pas trop expliqué sur le coup. Elle m'a dit qu'il y avait ça. [...] Elle m'a expliqué que c'était normal, que bon ça y est, on était une femme, qu'on pouvait avoir des enfants mais elle ne m'a pas expliqué tout le fonctionnement... ce que ça impliquait. »

Même lorsque la mère est décédée, elle apparaît immédiatement dans le discours des règles. Ainsi, Jeanne : « Je savais que ça existait ; moi j'avais perdu ma mère à 11 ans, hein, et quand

j'ai eu mes premières règles [à 12 ans], j'étais dans un préventorium parce que j'avais eu des problèmes, alors j'étais dans un préventorium et c'étaient des bonnes sœurs. [...] »

La référence centrale à la mère est marquée d'une très forte ambiguïté à la fois le point d'accroche de ces jeunes filles, mais aussi un repère fuyant, gêné, dans l'impossibilité de parler du corps de leur fille, et sans doute par là, de leur propre corps. La gestion du sang dans ces récits relèvent donc à la fois de l'absence ou de la restriction de paroles, mais aussi de la distance avec le corps maternel : les jeunes filles – et les femmes en témoignent sur la ménopause, nous y reviendrons – ne connaissaient pas le corps de leur mère. Les serviettes étaient sans doute lavées en cachette, la sexualité remise aux heures les plus tardives, la toilette protégée par les portes fermées. La séparation des corps des parents et des enfants, dans des espaces et des temporalités différents garantissait certainement l'ignorance du corps adulte.

C'est ce que suggèrent en creux les autres témoignages de femmes qui elles « savaient » par le biais de leur mère.

Proximité des corps et circulation de la parole

Trois femmes ont été informées par leur mère. Cette transmission est passée à la fois par la parole et par le corps.

Ainsi, Viviane, 57 ans, relate : « J'étais bien au courant, donc déjà je savais ce qui allait arriver. Ca devait se passer, au mois d'avril 1958, j'allais avoir 13 ans bientôt.

- Et tu dis que tu étais bien au courant, qui t'en avait parlé ?
- Ma maman [...] Ben, je n'ai pas été euh... je n'ai pas été perturbée car j'étais au courant de ce qui allait se passer. Et puis on voyait bien maman qui lavait, trempait ses trucs tous les mois.

Claudine, 57 ans, raconte : « J'avais 15 ans et demi, j'étais pas très très jeune. Je me rappelle très bien, un jeudi on allait voir Holliday on Ice. A midi à peu près. Ma mère m'avait prévenue, elle était très progressiste par rapport aux parents de l'époque [1965]. Elle nous avait bien expliqué les règles. Et puis maman était souvent enceinte ; elle nous a expliqué, ça on le sait car elle nous expliquait, le cycle, l'ovulation, elle, c'était compliqué car elle ne savait jamais où elle en était. [...] J'étais très fière de ma mère car je trouvais qu'elle était progressiste... Je passais pour quelqu'un de bien informée. »

Eléonore, 43 ans, a aussi reçu une information complète sur les règles. Elle rapporte une grande liberté de parole et de comportement corporel de la part de sa mère :

« Moi j'ai eu toujours des rapports très très... la parole très libre avec ma mère et depuis toujours. Sur ces questions là. J'ai entendu des récits de femmes qui savaient pas ce que c'était que les règles, surtout dans les milieux Sépharade d'Afrique du nord, où les règles c'est super tabou. Moi y avait absolument pas ça chez moi. J'ai eu une mère qui au contraire, parlait, même parlait un peu trop de toutes ces questions là y compris des questions sexuelles, qu'est ce que c'était que le plaisir sexuel. [...] Ma mère ... pour te dire à quel point les histoires de pudeur. Ma mère quand elle était au toilette, avant que j'ai mes règles, me demandait d'aller chercher une serviette hygiénique propre et me donnait les serviettes sales pour que je les jette à la poubelle. Donc j'avais déjà un rapport aux règles avant même d'avoir mes propres règles. Ca je m'en souviens très bien. »

Toutes les trois dans des registres différents ont reçu une éducation à la physiologie féminine à la fois par la parole, et par la vue, voire la participation à la gestion du sang menstruel de leur mère. Cette notion de regard se retrouve dans l'éducation sexuelle des sociétés rurales anciennes, française ou américaine. Pour Yvonne Knibiehler (1996 : 2), « Les enfants voyaient les bêtes s'accoupler et les femelles mettre bas. La promiscuité permettait d'entendre, sinon de voir, les adultes faire l'amour et les petites filles qui accompagnaient leurs mères au lavoir, remarquaient les linges tâchés de sang ». Les femmes contrôlaient collectivement les menstruations des autres femmes en observant si elles lavaient ou non leurs linges. Joan J. Brumberg (1997) attribue aussi à la vie collective entre femmes, une éducation sexuelle des jeunes filles aux Etats-Unis au 18^{ème} siècle, puis dans les zones rurales et les classes sociales inférieures jusqu'au début du 20^{ème} siècle. La proximité des générations, de la parenté, la présence lors des accouchements, l'absence de séparation des espaces laissent supposer que les filles pouvaient apprendre sur leur corps et leur physiologie, notamment en voyant celui des femmes adultes.

Les femmes rencontrées attribuent plutôt à la liberté, voire l'esprit progressiste de leur mère, leur éducation. Deux d'entre elles s'estiment particulièrement chanceuses, d'avoir bénéficié de cette liberté, dans un temps ou un milieu, où la parole entre mères et filles circulaient peu. Le regard, la vue, le partage du vécu corporel maternel – que nous retrouverons pour la ménopause – , a permis à ces femmes de percevoir les règles comme un phénomène normal, voire attendu. L'absence de cloisonnement des corps et des espaces semble avoir favorisé un vécu positif des premières règles, mais aussi du rapport à la mère.

Cette même disparité des comportements entre mères et filles se retrouvent dans les rapports entre les femmes interviewées et leurs filles : sur sept dont les filles sont réglées ou en âge de l'être, toutes ont informé leurs filles, mais quatre ont affirmé que les règles n'avaient pas donné lieu à des explications importantes, soit de leur fait, soit de celui de leur fille. Pour certaines, ce sont les filles qui évitent la conversation : « Ils [mes enfants] ne m'ont jamais rien demandé » témoigne l'une ; « Je me rappelais comment j'ai vécu ça, avec les serviettes, les vieux trucs, alors je me disais, je vais lui acheter des trucs confortables, mais au début elle ne voulait pas m'en parler, la première année elle en parlait, et je lui disais 'écoute, j'ai acheté celles-là' et puis elle ne voulait pas de mes conseils. »

Pour deux d'entre les interviewées, les premières règles de leur(s) fille(s) ont été marquées par un petit rituel festif. Cigale a bu le champagne avec son mari et sa fille. Eléonore a organisé un fête qu'elle avait vécue elle-même à ses premières règles. Elle a invité ses parents et sa cousine qui réside à proximité, elle a confectionné du pain perdu au miel⁶. Les jeunes filles ont reçu de leur grand-mère maternelle un bijou. Personne n'a évoqué la raison de la fête pour ne pas gêner l'adolescente, mais tout le monde le savait. Pour l'interviewée, ses premières règles s'apparente à cette fête, et renouveler le rituel permet de valoriser ce passage qui est attendu, et non pas craint.

Aux Etats-Unis, de nouveaux rites de puberté sont inventés, piochant dans des références hétéroclites, ils visent à faire passer aussi bien de l'enfance à l'âge de jeune fille, que de mère à mère d'adolescente (Fellous 2001). Des modèles de rites sont ainsi proposés sur internet⁷. Ces inventions de rituels reflètent sans doute un besoin de socialiser ces passages, qui comme nous l'avons vu jusqu'à présent, restent dans la majorité des cas, partiellement entourés.

2. D'autres femmes initiatrices

Plusieurs femmes ont pris connaissance des menstrues par d'autres voies que parentales. Les premières personnes évoquées sont les « copines » qui informent directement ou indirectement sur l'existence des règles. Mais cette information ne semble pas entourée de longues discussions et explications. Ainsi, Pascale, 60 ans, parle-t-elle de « quelques on dit de cour d'école ». Cigale, 54 ans, « Je savais vaguement car une copine de classe m'en avait

⁶ Cette fête contemporaine prend ses origines dans la société juive tunisienne où, dans certaines familles, l'on préparait du pain perdu au miel pour les premières règles ou les premiers dents des enfants. L'échange de gâteaux sucrés, symboles de douceur et de richesse, est important lors des fêtes juives d'Afrique du Nord lors de la fête de Pourim ou de *Rosh ha-shana* (jour de l'an) notamment (Nizard, 2007).

⁷ Source: http://EzineArticles.com/?expert=Marie_Zenack consulté le 7 avril 2008

parlé. Et bizarrement, elle m'en avait parlé à propos de sa chatte : 'Ma chatte a ses règles' ». Et Marianne, 53 ans, « Je crois que c'est entre copines tout simplement, ce qui est sûr c'est que ça se faisait entre copines, ce n'étaient pas les parents. ».

La socialisation horizontale, entre pairs, vient donc en deuxième rang après la mère, mais elle n'apparaît nullement avec autant d'intensité. Les femmes ne se remémorent pas les paroles échangées, et l'information semble diffuse. Les études de A. Spira, N. Bajos et le groupe ACSF (1993) et celle de H. Lagrange et B. Lhomond (1997) montrent, qu'en matière de contraception et de sexualité, les copains-ines étaient pour les filles et garçons français des années 1990 les principaux informateurs. Emily Martin (1987) et Joan Brumberg (1997) observent, aux Etats-Unis, dans les années 1980, une intensité des discussions entre jeunes filles sur les règles. Laura Fingerson (2005) voit dans ces conversations basées sur leur expérience corporelle, entre filles et, entre garçons et filles, des moments de prise de pouvoir des filles : « Girls also interpreted their bodies in an agentic way as they drew on their unique bodily and menstrual experiences to empower themselves in gendered social interaction » (*ididem* : 107). Notre enquête ne révèle pas de telles situations d'*empowerment*, mais elle se confronte ici à la méthode du récit de vie et à la mémoire qui ne permet pas de mesurer en situation les interactions.

E. Martin (1987), J. Brumberg (1997) et L. Fingerson (2005) notent que les discussions tournent autour de l'hygiène des règles, notamment du matériel pour ne pas « être sale ». Les auteurs américaines constatent que les règles créent un sentiment de communauté pour les filles qui possèdent leur propres sujets de conversation – en dehors des hommes et des filles non réglées – et ont connaissance des périodes menstruelles de leur entourage féminin (mère, sœurs, amies, camarades de classe) (Fingerson, *ibidem*). J. Brumberg (*ididem*) regrette toutefois que la médicalisation et l'hygiénisation des règles aient succédé à une éducation plus globale du passage à l'âge de jeune fille. Selon cette historienne, si dans le 19^{ème} siècle victorien américain on ne parlait pas des menstrues, la fréquentation des jeunes femmes plus âgées – notamment des enseignantes – dans des groupes de socialisation féminins (Bible study group, YWCA, literary societies) permettait aux jeunes filles de la bourgeoisie américaine de comprendre le passage à l'âge de femme/jeunes fille sur d'autres dimensions (intellectuel, social, sexualité).

Dans nos interviews, d'autres figures féminines de la parenté émergent de façon sporadique, comme informatrices. Ainsi, pour l'une d'entre elles, la sœur aînée l'a accompagnée après avoir reçu le premier choc d'un écoulement dont elle ne savait rien.

Une autre évoque son arrière-grand-mère et sa belle-sœur dans son initiation à la sexualité. Alors que sa mère était très « crispée » pour parler « de ces choses là », son arrière grand-mère maternelle, qui avait eu un enfant hors mariage, lui a expliqué « comment on fait des enfants ». « Elle n'avait pas envie que ça se reproduise d'une façon ou d'une autre parce qu'elle n'avait pas bien vécu la grossesse, d'être obligée de se marier parce qu'elle était enceinte » explique-t-elle. Et sa « belle-sœur » (à l'époque la copine de son frère de six ans son aîné) qui lui a indiqué comment prendre la pilule.

L'une des femmes rencontrées a bénéficié de la proximité des générations dans un hôpital où elle passait beaucoup de temps dans son enfance, après la mort de sa mère, alors qu'elle avait de nombreux problèmes de santé. Elle raconte que les adultes et les enfants étaient logés dans les mêmes chambres, et une femme qui partageait sa chambre lui avait parlé des règles. Mais l'information était laconique, puisque la jeune fille ne savait pas que le sang reviendrait tous les mois. C'est une religieuse d'un préventorium, chargée du linge, voyant le sang dans les sous-vêtements de la jeune fille, qui l'a informée du caractère mensuel des règles et lui a donné les linges appropriés pour protéger les écoulements. Mais là encore, l'explication fut lapidaire.

Ces jeunes filles ont donc reçu des informations dans l'ensemble assez succinctes de femmes de leur entourage. Dans cette France des années 1950-60 où les espaces intimes (salle de bain, toilettes) étaient encore peu développés, il semble assez surprenant que les jeunes filles n'aient pas eu la connaissance – sauf pour deux d'entre elles– ni du corps de leur mère, ni de celui de leurs sœurs aînées. Ce constat suggère une forte séparation des espaces et ségrégation des corps, entre parents et enfants, mais aussi entre la fratrie. Il est notable, aussi, qu'aucune institutionnalisation de la transmission des savoirs et pratiques sur le corps féminin n'existait. Chez les Touaregs de l'Adagh et de l'Ayr au Mali (Figueiredo-Bitton, 2003), une parente, connue pour son savoir sur le corps et les plantes, initie les jeunes filles. Son enseignement apporte des informations complètes sur la physiologie et les émotions des menstrues basée sur une représentation des échanges thermiques, de froid et de chaud, provoqués par les flux sanguins. Dans la France rurale du début du 20^{ème} siècle, décrite avec finesse par Yvonne Verdier (1979), l'initiation de la jeune fille se faisait en deux temps : vers 12 ans, après la première communion, la petite fille menstruée ou en voie de l'être cousait de fil rouge ses initiales sur le linge blanc de son trousseau. Cette activité, nommée « marquette », faisait référence explicitement aux premiers écoulements sanguins, la « marque » désignant les menstrues. Dans un deuxième temps, l'année de leur 15 ans, les jeunes filles passaient un hiver chez la couturière « pour les dégrossir ». Ce séjour représentait d'abord une sortie de

l'univers familial et infantin. Il amenait à « voyager » plus ou moins loin, vers la petite ville de la région. Surtout, le séjour marquait l'entrée dans le groupe des « jeunes filles bonnes à marier » qui découvraient auprès de la couturière, réputée « spécialiste » de ces questions, l'art de se parer, de séduire et les rudiments des affaires amoureuses.

Dans ces sociétés dites « traditionnelles », la connaissance du corps féminin est/était donc déléguée en dehors du groupe domestique. Or dans la France urbaine des années 1950-60, il n'existait plus ni lieu, ni espace, ni groupement social inter-âge pour s'initier. La transmission mère-fille prenait et prend donc d'autant plus d'importance tout en ne réussissant pas, dans une partie des cas recensés, à suppléer à cette absence. L'analyse, par Y. Verdier (1978), de versions du conte du petit chaperon rouge – recueillies à la fin du XIX^e siècle et totalement délaissées dans la tradition littéraire des frères Grimm et de Péroul – nous indiquent des pistes pour comprendre le silence des mères sur les menstrues des filles. L'auteur démontre que deux motifs – celui du choix du chemin des épingles ou des aiguilles, et celui du repas cannibale de la petite fille invitée à dévorer la chair et le sang de la grand-mère – figurent la transmission de la fécondité des grands-mères (ou des mères) aux jeunes filles. « Quel chemin veux-tu prendre, lui dit le loup : celui des épingles ou celui des aiguilles ? » La petite fille prend le chemin des épingles, c'est-à-dire, dans la symbolique de la France rurale du 19^{ème} siècle, le chemin de la puberté. Au contraire, les aiguilles représentent le raccommodage des grands-mères, « qui ne voient plus clair », c'est-à-dire qui n'ont plus leurs règles. Dans le deuxième motif, la petite-fille (au sens générationnel) ou la fille incorpore, en le mangeant, le sang et la chair de ses aînées (mère ou grand-mère), les remplaçant ainsi dans le rôle de procréation. L'avènement des menstrues des filles marquent le passage de la mère à l'âge de femmes mûre, voire de femme ménopausée, si ce n'est dans la réalité, du moins dans la symbolique. Parler des menstrues équivaut donc à parler du passage des âges et du remplacement des générations, ce qui peut être sujet d'évitement.

La transmission horizontale, entre les pairs, pallie – en partie seulement – l'absence de proximité entre les générations. Les hommes, quant à eux, sont absents des discours sur les premières règles. Les femmes interviewées imaginent qu'ils ont été informées de leurs premiers écoulements par leur mère, elles-mêmes parlent à leur mari des menstrues de leurs filles, mais aucun père ou frère n'apparaît comme informateur. En cas de décès de la mère, le père ne s'est pas substitué à la mère pour évoquer ces questions.

Les mêmes protagonistes se retrouvent dans la socialisation de l'autre extrémité de la vie génésique des femmes : la ménopause.

3. Silences et chuchotements autour de la ménopause.

On retrouve pour la ménopause des points de convergence par rapport aux premières règles, notamment l'omniprésence de la mère dans les discours, et la place des pairs. Toutefois, la ménopause est surtout encadrée par le corps médical, et les informations diffusées dans la presse accroissent les sources de connaissances de ces femmes, tout en les rendant plus complexes.

La mère comme référence

En matière de représentation du vécu, des symptômes et de la temporalité de la ménopause, les femmes ont peu de personnes à qui se référer. Leur mère apparaît à une partie des interviewées comme la personne par qui elles ont acquis une idée de la ménopause. Eleonore l'exprime avec pertinence : « L'histoire de la mère, c'est vachement important, finalement qu'est-ce qu'on a comme expérience de la ménopause quand on n'est pas ménopausée, c'est ce que te raconte ta mère. » Mais là encore deux figures maternelles émergent, celle qui exprime à sa fille ses préoccupations et ses difficultés, et celle qui reste muette.

Le parallèle avec la mère opère tout d'abord sur la datation de la ménopause. Presque toutes, lors d'un premier contact ou pendant l'entretien, ont évoqué l'âge de la ménopause de leur mère pour envisager le leur ou pour le comparer. Deux se sont remémorées de l'âge à la ménopause de leur belle-mère.

Eleonore : « Donc j'ai commencé à penser...[à la ménopause], d'autant plus que ma mère a été ménopausée à 39 ans, c'est-à-dire très précoce. »

Comme pour les premières menstrues, la transmission de l'expérience passe par la vue. Celle-ci se porte particulièrement sur les symptômes externes de la ménopause.

Claire : « Ben je l'ai vue quoi quand elle avait ses bouffées de chaleur terribles puis cinq minutes après elle avait super froid.... Vraiment elle était vraiment rouge, quoi, ça se voyait. »

Noria: « C'était par rapport à son état, quoi, on voyait très bien qu'elle n'était pas bien et puis un jour, elle me l'a dit. [...]

- Qu'est-ce que vous mettez derrière 'pas bien' ?
- Ben souvent agressive, pareil... ses sueurs, ça c'est l'âge où on le voit tout à fait. »

La mémoire d'Eléonore est à la fois visuelle et auditive : « Donc mes souvenirs de ma mère en train d'être ménopausée, je devais être adolescente. Je sais que c'était vachement dur pour elle. Parce que je me souviens des bouffées de chaleur qu'elle avait : 'Oh là là j'ai une bouffée de chaleur, va me chercher un verre ma fille !' »

Cette notion de vue, de regard, fait écho au vocabulaire des règles : en zone rurale française, « voir » désignait les règles (Verdier, 1979 : 186) ; il est encore fréquent d'entendre que l'on « voit ses règles ». La vue est également apparue dans les entretiens au sujet du sang que les femmes craignaient d'être vu lorsqu'il était abondant, ou lorsque les protections hygiéniques encore peu fiables, pouvaient le laisser apparaître sur les vêtements. Les femmes en période de ménopause se remémorent la ménopause de leur mère sous cet angle de la vision, lorsqu'elles l'ont vue transpirer, ou « vraiment rouge ». Or le rouge du visage fait miroir au rouge du sang. Plus, dans les représentations rurales, les bouffées de chaleur remplacent, dans l'expurgation du sang, le sang des règles : « C'est le sang qui monte à la tête » rapportent les femmes du Languedoc (Moulinié, 1997 :133). Voir les bouffées de chaleur s'apparente alors à voir plus ou moins métaphoriquement le sang des règles, ce qui est particulièrement mal ressenti.

Ces interprétations n'émergent pas de façon explicite dans les discours recueillis. Pour les femmes interviewées, le désagrément des bouffées de chaleur telles qu'elles les ont vues chez leur mère, et l'externalisation de l'état physiologique leur fait craindre la ménopause. Emily Martin (1987), dans une perspective interactionniste, analyse les bouffées de chaleur comme moteurs de situations sociales embarrassantes, dans lesquelles les femmes se sentant le point de mire de tous et ressentant une intrusion dans leur intimité, accroissent leur confusion et celle de leur interlocuteur.

La vision ne s'arrête pas aux états physiques, Noria, quant à elle, compare ses états psychiques à ceux qu'elle a identifiés chez sa mère : « Et difficile d'accès, on avait du mal à lui parler, elle était toujours sur la défensive... moi je deviens plus sensible, j'entends quelque chose je pourrais me mettre à pleurer ; c'est vraiment dans ce sens là que ma mère c'était un peu l'inverse ».

Quelques unes ont dialogué avec leur mère sur sa ménopause et acquis quelques informations, mais peu de mères ont évoqué spontanément leur ménopause à leur fille. Les mères restent discrètes sur leur ressenti de ce passage, et l'on retrouve cette même difficulté pour parler du corps, observée pour les premières menstrues. Pascale rapporte : « Maman est décédée en 1980, elle n'a jamais parlé de rien et je n'ai jamais pu savoir à quel âge elle avait été ménopausée. Elle a simplement dit un jour que n'ayant plus de rapports [sexuels] depuis 1945, c'était venu vite. » Cigale raconte aussi : « parce qu'elle était tellement discrète la dessus. J'avais l'impression qu'elle avait jamais pris soin de tout ce qui est du domaine de la

féminité. J'ai su après, ma tante, la sœur de ma mère, m'a dit un jour, mais je sais plus si j'invente pas, elle m'a dit qu'elle (ma mère) avait eu une ménopause particulièrement tardive. [...] Ma mère elle ne parlait pas de ce genre de choses... »

La rareté des lieux de socialisation

Trois femmes ont évoqué aussi la ménopause avec leurs sœurs aînées ou avec une cousine, avec qui elles peuvent parler assez librement, notamment des symptômes et des gênes vécues. Mais c'est surtout avec les copines que le dialogue existe. Encore, la parole circule essentiellement sur les traitements médicaux, hormonaux ou non, que les femmes suivent. Ainsi, les pairs sont des sources d'informations importantes pour l'achat de produits en vente libre phytothérapeutiques ou homéopathiques⁸.

Par ailleurs, si la ménopause est annoncée à la lignée féminine, mère si elle est vivante, sœurs et filles, cet événement n'est pas ritualisé. La ménopause semble avoir toujours été entourée de silence (il faut noter que jusqu'au 19^{ème} siècle, un nombre restreint de femmes atteignait cet âge): les ouvrages folkloriques français ne mentionnent aucun acte rituel marquant le passage de la ménopause. Arnold Van Gennep (1981) passe directement des cérémonies du mariage aux funérailles. Les femmes âgées sont exclusivement évoquées par Paul Sébillot (1968) sous l'archétype de vieilles femmes veuves et maléfiques. La puberté et la ménopause sont toutefois métaphoriquement évoquées dans des versions du conte du petit chaperon rouge décrit plus haut (Verdier 1978). La même auteur dépeint un rituel de transmission de l'activité féconde entre la belle-mère à la belle-fille dans les cérémonies de mariage de la France du 19^{ème} siècle (Verdier 1979) : alors que le dernier fils se mariait, sa mère cassait un pot de terre, marquant ainsi la fin de son activité féconde. Ce rituel n'est pas à proprement dit un rituel de ménopause ou, si l'on tient à conserver ce terme, il s'agit d'une ménopause sociale, car il marque la fin socialement définie de la période de procréation des femmes dont le dernier enfant se marie, mais ne rend pas compte de son état biologique⁹. Il est possible que la ménopause biologique soit concomitante de cette fin socialement programmée de la fécondité, mais le rituel ne semble pas l'imposer.

De manière générale, hormis le cabinet du gynécologue ou du médecin généraliste, les femmes interviewées ont peu de lieu pour parler de la ménopause. Les femmes se trouvent relativement seules face à ce phénomène et aux multitudes d'informations, parfois

⁸ Cf. Vinel (2008).

⁹ Y. Beyene (1986) montre qu'en Grèce, une femme mère d'un adolescent ne peut plus enfanter, mais cet interdit ne correspond pas nécessairement à sa ménopause biologique. J'ai fait le même constat dans mes recherches au Burkina Faso : cf. V. Vinel, 2007.

contradictoires, qu'elles reçoivent, du corps médical ou de la presse. Leur mère sert d'identification et de repère, mais n'apparaît pas comme une source sûre d'expérience et de savoir, en raison d'une part, de leur silence, d'autre part, des transformations des traitements médicaux. La réduction du nombre d'enfants et la dispersion géographique des collatéraux depuis les années 1950, ne permet qu'à quelques unes de bénéficier de dialogues avec leurs collatérales (sœurs, cousines).

On pourrait penser que le corps médical prend le relais de cette faiblesse de l'encadrement familial, mais son intervention, telle qu'il nous l'a été décrit, se réduit à une réponse technique. Dans le lieu et le temps de la consultation, les femmes évoquent des symptômes, et reçoivent en retour des préconisations médicales – notamment le dosage hormonal, des médicaments – qui définit leur état et les inscrivent dans un parcours médicalisé. Raymond Massé *et al* (2001) montre aussi que, dans les consultations médicales au Québec, la technicité l'emporte largement sur les aspects sociaux, corporels, affectifs de la ménopause. Si les femmes interviewées résistent en partie à cette socialisation médicale, notamment en adoptant des modes de médication diversifiés, elles ne trouvent que sporadiquement des modes de socialisation alternatifs de la ménopause.

Conclusion

La relecture des récits de vie de ces femmes françaises sous l'angle de la transmission, fait émerger une assez grande ambivalence, gêne, et évitement entre les générations concernant le sang menstruel, qu'il s'agisse de leur avènement ou de leur interruption. Certes, la mère est une figure centrale d'identification et de repère, tant au niveau des premières menstrues que de la ménopause. Par la vue, certaines filles sont en contact avec le sang des règles de leur mère, et l'ont domestiqué plus facilement. La vue des manifestations corporelles de la ménopause (rougeur, sueurs) leur transmet une expérience, plutôt négative. L'idée d'un héritage maternel en matière de menstruation perdue tant par la datation de la ménopause, la transmission des symptômes, le flux menstruel. Mais les paroles circulent entre mères et filles dans peu de cas. Les filles attendent d'elle une initiation, des paroles échangées, mais seules quelques mères ont joué ce rôle auprès des femmes interviewées, tant pour les premières règles que pour la ménopause¹⁰.

Pour la majorité des femmes, l'évitement sur le sang des règles prévaut. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées : d'une part, l'analyse du conte du petit chaperon rouge par Y. Verdier

¹⁰ Une enquête de plus grande ampleur permettrait sans doute de déterminer les variables qui distinguent les mères dialoguant des mères silencieuses. L'âge et la génération sont en jeu, mais les récits recueillis suggèrent que des éléments biographiques singuliers sont aussi déterminants.

(1978) nous fait comprendre que l'accès à la puberté de la fille pousse la mère vers la vieillesse, et donc la mort. L'avènement et l'interruption du sang menstruel évoque ainsi le remplacement des générations, ce qui peut expliquer la gêne de part et d'autre, à matérialiser par la transmission orale, cette question existentielle. D'autre part, la représentation de souillure du sang des femmes perdure en partie, enfin, les menstrues ont avoir avec la procréation et donc avec la sexualité, sujet difficile d'accès pour les mères des femmes interviewées.

La transmission s'exerce de façon horizontale par les pairs, les « copines », tant au début qu'à la fin de la vie génésique. Mais les paroles semblent restreintes à des aspects techniques. De la matérialité du corps, des aspects affectifs et sociaux des premières règles ou de l'arrêt des règles, les femmes en parlent peu. Le corps médical ne pallie pas la faiblesse de l'encadrement familial et amical des débuts et de la fin des règles. Force est de constater, dans la majorité des cas, d'une absence de lieu et de temps de socialisation du début et de la fin des règles. L'invention de rites actuels autour des premières règles, hérités d'un milieu culturel, ou bricolé individuellement ou en famille, révèle qu'une partie de nos contemporains cherchent à davantage entourer ce passage physiologique.

Le partage de l'expérience de la physiologie paraît fondamental dans la perception que les femmes ont de leur corps et d'elle-même comme les entretiens l'ont montré. Un point d'interrogation subsiste sur les lieux actuels de socialisation des menstrues pour les jeunes filles contemporaines. La question de l'impact des interactions avec leurs partenaires (amoureux, époux, amants...) sur les arrangements de perception et de pratiques qu'elles construisent tout au long de leur vie reste aussi ouverte.

Riferimenti bibliografici

Y. BEYENE 1986, *Cultural Significance and Physiological Manifestation of Menopause. A Biocultural Analysis*, "Culture, Medecine and Psychiatry" 10 (1), pp. 47-71.

T. BECKEY, A. GOTTLIEB 1988, *Blood magic : the anthropology of menstruation*, Berkeley, University of California Press.

C. J. BRITTON 1996 Learning about "the curse" An anthropological perspective on experiences of menstruation "[Women's Studies International Forum](#)", 19 (6), November-December, pp. 645-653

J. J. BRUMBERG 1997, *The Body Project. An Intimate History of American Girls*, New-York, Random House.

M. CHEBEL 2004, *Le corps en Islam*, Paris, PUF.

- M. CROS 1990, *Anthropologie du sang en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- D. DAVIS 1997, *Blood and Nerves revisited : Menopause and the Privatization of the Body in a Newfoundland postindustrial Fishery*, "Medical Anthropology Quarterly" 11 (1), pp. 3-26.
- D. DELANOE 2001, *Critique de l'âge critique. Usages et représentations de la ménopause*, Paris, Thèse de Doctorat de l'E.H.E.S.S.
- N. DIASIO 2002, *L'inverno delle donne. La costruzione del concetto di menopausa tra scienza e metafisica*, in Guerci A., Consigliere S., *Il vecchio allo specchio. Percezioni e rappresentazioni della vecchiaia*, Genova, Erga edizioni, pp. 310-325.
- N. DIASIO, V. VINEL 2007, *Il tempo incerto. Antropologia de la menopausa*, Milano, FrancoAngeli.
- M. DOUGLAS 1967, *Purity and Danger*, London, Routledge and Kegan Paul Ltd.
- M. FELLOUS 2001, *A la recherche de nouveaux rites. Rites de passage et modernité avancée*, Paris, L'Harmattan.
- C. FIGUEIREDO-BITON 2003, *Initiation sentimentale et sexuelle chez les Touaregs du Mali*, « L'autre. Cliniques, cultures et sociétés », 4(2), pp. 225-238.
- L. FINGERSON 2005, *Agency and the Body in Adolescent Menstrual Talk*, "Childhood" 12 (1), pp. 31-110, downloaded from <http://chd.sagepub.com> le 28 02 08.
- M. HALBWACHS 1994, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Y. KNIBIEHLER 1996, *L'éducation sexuelle des filles au 20ème siècle* CLIO, 4, consulté sur <http://clio.revues.org> le 24 avril 2008.
- M. KERISIT, S. PENNEC 2002, *La mise en science de la ménopause*, « Cahiers du Genre » 31, pp. 129-148.
- P. KAUFERT 1988, *Menopause as process or event: the creation of definitions in biomedicine* in M. Lock, D. Gordon, *Culture, Illness, and Healing*, London, Kluwer Academic Publishers, pp. 331-349.
- G. KOSACK, U. KRASBERG 2002, *Regel-lose Frauen. Wechseljahre im kulturvergleich*, Königstein/Taunus, Ulrike Helmer Verlag.
- H. LAGRANGE, B. LHOMOND 1997, *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, INSERM.
- M. LOCK (ED.) 1986, *Culture, Medicine and Psychiatry. Anthropological Approaches to Menopause* 10 (1).
- M. LOCK 1993 *Encounters with Aging : Mythologies of Menopause in Japan and North-America*, Los Angeles, Berkeley, University of California Press.
- E. MARTIN 1987, *The Woman in the Body*, Boston, Beacon Press.

- V. MOULINIE 1998, *La chirurgie des âges. Corps, sexualité et représentations du sang*, Paris, Editions MSH.
- A MUXEL 2005, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan.
- S. NIZARD 2007, *Un festin et trois dons. Echanges de nourritures à Pourim* in A. Kanafani-Zahar, S. Mathieu, S. Nizard (dir.), *A croire et à manger. Religions et alimentation*, L'Harmattan/AFSR, pp.187-205.
- P. SEBILLOT 1968, *Le folklore de France*, Paris, Maisonneuve-Larose.
- A SPIRA, N BAJOS, Groupe ACSF 1993, *Les comportements sexuels en France*, Paris, La documentation Française.
- C. THOER-FABRE 2005, *Ménopause et hormonothérapie. Expériences et représentations de femmes baby-boomers*, Montréal, Thèse de Doctorat, UQAM.
- A. VAN GENNEP 1981 [1909], *Les rites de passage*, Paris, Picard.
- Y. VERDIER 1978, *Grands-mères, si vous saviez...Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale*, «*Les Cahiers de la Littérature orale* », IV, en ligne: expositions.bnf.fr/contes. Consulté le 23 mai 2008.
- Y. VERDIER 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard.
- V. VINEL 2004, *La ménopause : instabilité des affects et des pratiques* in Héritier F., Xanthakou M., *Corps et affects*, Paris O. Jacob, pp. 221-236.
- V. VINEL 2007, "La menopausa, passaggio verso un altro status? Invecchiamento e vecchiaia femminile presso i Moose del Burkina Faso", in Diasio N., Vinel V., *Il tempo incerto. Antropologia della menopausa*, Milano, FrancoAngeli, pp. 55-74.
- V. VINEL 2008, « Pluralisme thérapeutique de femmes françaises en période de ménopause. », *Revue internationale du médicament (RIM)*, volume 2, numéro 1, décembre, pp. 96-138. En ligne : http://chaine.uqam.ca/revue_RIM/RIM2/RIM2.php